

Le scandale, reflet des temps, reflet de l'homme.

8 août 1974, à la suite d'une longue série de révélations impliquant de hauts fonctionnaires de la Maison Blanche, Richard Nixon, alors Président des Etats-Unis, remet officiellement sa démission au peuple américain. C'est le scandale du Watergate, qui ébranlera les fondements institutionnels de l'Amérique et marquera de son empreinte la politique outre-Atlantique des décennies suivantes. Paradigme du scandale politique moderne, l'affaire Nixon est éloquente en ce qu'elle souligne le caractère fondamentalement instable des démocraties, intrinsèquement menacées par des dérives propres au système de représentation. Loin de se borner à de tels régimes politiques, l'Histoire nous enseigne qu'il n'est point d'époque sans scandale, pas plus qu'il n'est de communauté humaine sans esclandre, mais sous cette apparente permanence se cache une diversité de phénomènes qu'il semble bien souvent difficile de vouloir désigner sous un même terme : affaire du collier de la Reine, affaire Dreyfus, scandale du sang contaminé, scandale du Médiateur ... Serait-ce là le propre du scandale, d'être irréductible à son seul concept, c'est-à-dire insignifiant sans le contexte sociologique du siècle qui l'a vu naître ? Dans quelle mesure est-il une clé de compréhension des sociétés ? Et que serait une société sans scandale, si on le conçoit comme une certaine expression de la conscience morale de l'homme en société ? Enfin, comment comprendre le scandale moderne, à l'heure des nouvelles technologies de l'information et de leur bouleversement radical de l'activité journalistique ? Cet article traite en substance de ces différentes questions et cherche à y répondre au moyen de références à des concepts, oeuvres, événements qui ont marqué l'histoire des idées en ce qu'ils ont apporté, chacun à leur manière, un éclairage nouveau sur le concept de scandale, mais aussi à l'aune des récentes affaires parues dans les journaux, dans une volonté d'ancrer toujours plus ces propos dans le monde contemporain.

Le scandale, miroir de la société

Etymologiquement, le *scandalum* est indissociable de la liturgie chrétienne puisqu'il trouve son origine dans le latin ecclésiastique du début de notre ère, et plus précisément dans l'expression *petra scandali*, la pierre d'achoppement, qui désigne un piège ou un obstacle posé sur le chemin du marcheur dans l'intention de le faire chuter. Dans l'*Evangile* selon Matthieu (18,5-9), il est ainsi décrit : « *Malheur au monde à cause des scandales ! Car il est nécessaire qu'il arrive des scandales ; mais malheur à l'homme par qui le scandale arrive ! Si ta main ou ton pied est pour toi une occasion de chute, coupe-les et jette-les loin de toi ; mieux vaut pour toi entrer dans la vie boiteux ou manchot, que d'avoir deux pieds ou deux mains et d'être jeté dans le feu éternel* ». Le scandale, dans son acception scripturaire, désigne donc tout autant une mise à l'épreuve de la foi chrétienne,

c'est-à-dire une occasion d'achopper, de tomber dans le pêcher, que la déchéance de l'être qui, s'étant détourné du divin, erre dans l'orgueil d'exister pour lui-même. Par cette double signification, il met en avant la dualité scandalisé / scandalisant que toute offense présuppose mais souligne également la connivence du terme avec la tentation, comprise dans son acception théologique : le scandale, c'est l'audace d'exister librement hors de l'institution religieuse. Peu enclin à nous éclairer davantage sur le réel objet de cet article, cette parole théologique se décline sur le plan éthique si l'on substitue à la foi chrétienne, c'est-à-dire à la conscience qu'à l'homme de Dieu, la conscience morale comprise comme conscience réflexive par laquelle l'homme devient le propre juge de ses actes. Cette sécularisation du concept est avant tout historique, puisqu'elle s'accorde avec un nouvel emploi du terme aux XVIème et XVIIème siècles, qui, "d'un contexte théologique ou scripturaire a glissé vers un contexte sociologique"¹, faisant du scandale, non plus un simple évènement individuel mettant en relation un soi scandaleux à un autre scandalisé ou à un être transcendant, mais une esclandre - et c'est d'ailleurs de cette époque qu'est né le mot -, autrement dit une affaire morale au sein d'une communauté d'individus. Ce mouvement de la transcendance vers la morale ne peut ainsi s'envisager que si l'on y introduit le concept d'autrui, qui fait succéder au jugement divin le tribunal des hommes : l'homme scandaleux devient alors, non plus celui qui s'est détourné du divin, mais celui qui s'est écarté de l'assemblée des hommes par son mensonge, sa conduite malhonnête, sa concussion, c'est-à-dire sa *déviance*.

« *Malheur au monde à cause des scandales ! Car il est nécessaire qu'il arrive des scandales* ». Dépassant le simple propos qu'on lui prêtait, la parole évangélique est aussi une prise de conscience de la « collectivisation » du scandale, c'est-à-dire de l'idée selon laquelle le scandale affecte en premier lieu le monde des hommes, comprenons ce qui existe en commun dans une société, avant d'affecter l'individu dans sa chair. Ce glissement vers le collectif nous montre que le scandale n'existerait pas sans le tribunal des hommes : seul au monde, il devient inconcevable de vouloir penser le scandale. Il n'existe que dans la mesure où nous sommes constamment jugés par autrui et présuppose l'existence d'un public qui devient juge à l'aune de valeurs baffouées, elles-mêmes héritées antérieurement au scandale, et légitimement acceptées par la communauté. En ce sens, il est un écart relatif, et non plus absolu à toute conduite morale jugée recevable par la société. Que dire du comportement sexuel du Robinson dépeint par Michel Tournier dans *Vendredi ou les Limbes du Pacifique* quand il en vient à "féconder son épouse" Speranza, l'île qu'il pense étreindre à chacune de ses copulations mais qui n'est rien d'autre que le tombeau de sa solitude ? Certes, sorti de son île, Robinson nous semblerait bien pervers, ou tout au moins bien tourmenté. Mais c'est précisément cette solitude tant caractéristique de son être qui empêche de penser son acte hors du cadre insulaire et de voir en sa conduite autre chose que l'expression fondamentale et totalement humaine de sa "sexualité", relativement aux circonstances. Par elle, il humanise un uni-

1. Eric de Dampierre, *Annales, Economie, Sociétés, Civilisations*, Volume 9, Numéro 3, p. 329

vers d'eau et de roches en rendant signifiante la manifestation biologique des mandragores², il rend habitable le monde minéralogique et hostile dont il doit se contenter à travers la fiction d'une sexualité rêvée avec Speranza et fait ainsi rempart contre la tentation vésanique qui le guette à chaque instant.

Il est donc impératif de penser le scandale dans le contexte de l'époque qui lui est contemporaine, et relativement aux normes sociales et morales qui la fondent. En ce sens, la révélation d'une affaire et son déroulement sont le miroir de la société. Le procès de Galilée fût en son temps, et contre tout rationalisme, le témoin malheureux du despotisme intellectuel dont l'Inquisition fit preuve à l'égard de la communauté scientifique : accusé d'hérésie, Galilée en vint à abjurer ses thèses héliocentriques pour se soustraire à toute torture. Paradoxalement, le grand bruit qu'il suscita en vint à inverser totalement le bénéfice de l'Eglise - qui voyait dans l'interdiction du Discours une censure définitive de la thèse copernicienne - puisque de nombreux savants européens, dont Descartes, s'intéressèrent à la condamnation de Galilée et reprirent ses idées. Le scandale apparaît ici pleinement dans sa dimension inéluctable puisque pour peu que l'action soit amorcée et qu'elle relève du licencieux, il n'est pas de force qui soit assez grande pour le contraindre à se taire à l'exception, peut-être, des totalitarismes, qui, par leur contrôle absolu de l'appareil social rendent inaudible toute forme d'expression individuelle. Et, de façon antérieure, il est naturellement subordonné à la fatalité de la dénonciation, à cet horizon de probabilité qui contraint l'homme scandaleux à vivre dans le *doute* de ne plus être un jour qu'un exemple de mauvaise foi. De nombreuses affaires ont ainsi bien souvent "rattrapé" des hommes politiques et ce, des années après les faits pour lesquels ils ont été accusés. En France, l'affaire des emplois fictifs de la mairie de Paris est l'un des (trop?) rares cas d'impunité politique, puisqu'elle a débouché vingt ans après sur la condamnation de l'ancien Président de la République Jacques Chirac à deux années de prison avec sursis.

De la nécessité du scandale

Paradoxalement, cette apparente relativité du scandale se heurte à un consensus moral latent qui réside de façon intrinsèque dans l'inertie de toute norme sociale et qui, selon une référence commune à la tradition, consiste à affirmer un peu banalement : "on sait ce qui se fait, on sait ce qui ne se fait pas". C'est que le scandale, comme tout acte de nature subversive, se situe à un carrefour temporel, entre l'évolution profonde des normes à l'échelle des siècles, et leur apparente invariance à l'échelle des années, c'est-à-dire à l'échelle humaine. Par son essence même, l'acte scandaleux interroge la légitimité du dogme social qu'il ignore, et, partant, remet en question la validité de la conduite morale sous-jacente. Au même titre que le poète symboliste déconstruisit la versification classique à la fin du XIX^{ème} siècle - ouvrant ainsi les barrières d'une langue qui, depuis, n'a eu de cesse d'être décortiquée par des générations d'écrivains - la fronde sociale,

2. Au lendemain de chacune de ses masturbations, Robinson voit apparaître une mandragore à l'endroit qu'il a ensemencé.

dont le scandale est un mode d'expression évident, définit les contours d'un nouvel horizon du vivre-ensemble. Lorsqu'Edouard Manet présenta en 1863 au Salon des Refusés³ son célèbre *Déjeuner sur l'herbe*, le scandale artistique fût immédiat. La peinture indigna d'abord parce qu'elle abordait pour la toute première fois dans l'art pictural le thème de la sexualité de façon aussi notable, sans allégorie, et avec une liberté de mœurs auquel le public n'était pas préparé. Ensuite parce qu'elle mît en avant une technique artistique qui semblait imparfaite, en rupture avec l'art académique de l'époque : la brutalité des contours des personnages y contraste avec une nature aux couleurs chatoyantes, et paraît les retenir hors de la toile. Cette double affaire dans l'affaire est significative de la rupture artistique et morale que représente le *Déjeuner sur l'herbe*. Parfois qualifié de « premier tableau moderne », il préfigure l'impressionnisme qui marquera définitivement la transition entre l'art moderne et la peinture classique. Bien plus critiqué, le thème abordé fait écho, dans l'histoire contemporaine, au processus de révolution sexuelle qui connut son apogée en France au cours des années soixante et soixante-dix. Tout comme Hugo décrivit le poète comme un visionnaire⁴, l'artiste explore de nouveaux territoires, c'est-à-dire de nouvelles possibilités d'être au monde, qui seront les conquêtes sociales de demain :

*Ses rêves, toujours pleins d'amour.
Sont faits des ombres que lui jettent
Les choses qui seront un jour.*

Contre le sens scripturaire, il n'y a donc pas, chez l'homme, une nécessité ontologique du scandale, c'est-à-dire un penchant naturel à exister scandaleusement, mais bien au contraire une utilité créatrice du scandale. Ce renversement n'exclue pas pour autant de dégager le scandale de tout impératif sociologique ; seulement il déplace la question de l'individu vers la psychologie collective et confronte alors le penseur à une contradiction morale dans les termes. Car le scandale, s'il est le miroir de la société, en est tout autant le reflet de sa décadence : n'est-ce pas là l'apanage d'une société pervertie ? Paradoxalement, il est par essence l'expression d'une volonté qui dénonce une conduite malhonnête afin d'y mettre un terme, ce qui en fait tout autant le trait d'une communauté vertueuse, qui punit vertement celui qui se croit libre d'exister hors de l'espace de vie que définissent les contours de l'éthique, que l'expression fondamentale d'une société qui se déprave. Bref, se demander « s'il est bien qu'il y ait du scandale » est une aporie, ou plutôt une non-question qui soulève immédiatement un problème qui lui est subordonné : celui de l'intérêt de la dénonciation. Car quel intérêt a-t-on à révéler publiquement la conduite d'un homme dont la probité nous semble bien compromise ?

3. En 1863, le Salon de peinture et de sculpture, manifestation artistique exposant les artistes agréés par l'Académie des beaux-arts, refusa trois mille oeuvres sur les cinq mille envoyées. Face à de nombreuses réactions de déception, Napoléon décida d'ouvrir une exposition des refusés au Palais de l'Industrie.

4. Victor Hugo, *Les Rayons et Les Ombres*, La fonction du poète.

L'émergence de la démocratie à Athènes au Vème siècle av. J.C. fit de l'exercice politique le centre de ce qu'Aristote nommait les *pragmata*⁵, fait que toutes les démocraties vérifièrent par la suite. Au même titre que les affaires humaines, la politique repose sur la confiance mutuelle entre soi et autrui. Elle prend la forme d'un contrat démocratique tacite entre le représenté et le représentant, qui consiste en un accord de réciprocité : le représenté apporte son soutien au représentant, dans la mesure où ce dernier s'engage en retour à faire valoir ses idées. Il s'ensuit que la démocratie ne peut pas survivre à la concussion de ses représentants puisqu'elle repose intrinsèquement sur une exigence de transparence qui est l'acte de rendre compte au représenté. Trahir des agissements malhonnêtes, rendre publique la faute, c'est donc agir avant tout au nom d'un intérêt supérieur qui est l'intérêt commun. Mesurons donc que l'omniprésence du scandale dans nos sociétés modernes est avant tout le sceau de sa nécessité en tant qu'elle doit être entendue, non pas comme nécessité ontologique, mais comme obligation morale de faire la lumière sur tout comportement malhonnête, sur toute tentative de corruption de l'appareil démocratique. C'est précisément là que se situe la fonction informative du journaliste, puisqu'il professionnalise la recherche de la vérité face à la dérive politique possible de s'approprier la réalité, de la travestir à des fins électorales. Loin de l'idéaliser en simple imaginaire du vivre-ensemble, il l'enracine dans le présent et la consacre en tant que condition *sine qua non* de l'équilibre démocratique.

Seulement, cette idéalisation d'une éthique citoyenne est irréductible à la simple référence à un intérêt commun. Car il n'y a bien souvent guère plus de considérations morales dans l'acte de celui qui dénonce que dans la trahison d'un Juda. Les séries américaines mettant en scène les rouages de la démocratie outre-Atlantique aiment à rappeler (certes avec une certaine emphase hollywoodienne qui n'est pas sans agacer) que les affaires humaines sont avant tout régies par des intérêts propres et non publiques - aussi y voit-on souvent la posture du cynique triompher face à l'homme vertueux. A cet égard, la pléthore d'affaires politiques et financières qui traversent nos sociétés capitalistes mettent en exergue les rapports et les conflits qui incitent parfois des entreprises ou des hommes d'Etat à dénoncer, non plus *au nom de*, mais *dans le but de*. Cette motivation du scandale est un basculement du monde de la valeur morale, à celui de la valeur économique. C'est l'affirmation d'aphorismes tels que : « tout est permis tant que l'on peut gagner plus », ou encore, « il fera tout pour arriver en tête ». Une telle prééminence de l'amélioration personnelle – ou commune à plusieurs individus, mais toujours au sein d'une minorité – sur l'engagement collectif est très certainement l'un des grands témoins du fléau individualiste de notre temps. Elle n'en reste pas moins un phénomène sociologique ancien puisque, de tout temps, les hommes se sont accusés mutuellement dans le but de se ravir des terres ou des statuts sociaux. L'opprobre est une arme au même titre que la cigüe : n'est-ce pas là le scandale de Socrate, d'être mort par l'exécution des puissants ?

5. Les affaires humaines, en opposition à tout ce qui est naturel, c'est-à-dire à l'origine de son propre mouvement.

Voilà comment se dégage l'idée que le scandale est l'affirmation intersubjective et subversive d'un soi existant et, par là-même, l'exercice d'une certaine notion de la liberté qui vise à renverser l'assimilation traditionnelle du sujet à une valeur. Qu'il s'agisse d'un scandale artistique, d'une affaire de mœurs, d'un détournement financier, la volonté individuelle s'affiche toujours en tension *vers* un objet⁶ et *contre* la calomnie collective de ce même objet eu égard aux normes sociales et morales qu'il enfreint. Pourtant, la dynamique du scandale est irréductible à l'acte scandaleux en lui-même ; elle est un processus indivisible, qui tient autant à celui ou ce qui fait scandale, qu'à celui qui fait *le* scandale, c'est-à-dire le dénonce, l'ébruie et l'amplifie, autrement dit la société dans sa totalité qui, dès lors, fait du scandale un mode propre de réponse à un comportement jugé dépravé. Cet aspect anthropologique du scandale finit de le consacrer en tant que réalité essentielle de toute communauté humaine. Il devient alors intéressant d'interpréter cet invariant sociologique selon les termes qu'emploient certains anthropologues contemporains⁷ en considérant le scandale comme la réponse inconsciente d'une communauté à la violence endémique que ses propres membres manifestent naturellement. Ainsi défini, il agit comme catalyseur social, comme instance expiatoire des tensions sociales qui apparaissent nécessairement au sein d'une communauté sur la base du jeu des "désirs mimétiques", c'est-à-dire des désirs d'imitation et de reconnaissance réciproques. En son temps, Alfred Dreyfus fût le bouc-émissaire d'une société marquée par son antisémitisme et sa haine de l'Empire Allemand, qui a cristallisé dans l'accusation d'espionnage de ce capitaine juif ses hantises sociales, et la crainte de l'affaiblissement de la République. Ce qui conforte la thèse anthropologique est qu'il y eût dans cette affaire un tel consensus, une telle unanimité quant à la culpabilité de Dreyfus (qui fut d'ailleurs largement répandue par une presse virulente), et ce malgré l'incohérence évidente des pièces du dossier, qu'il n'est guère difficile d'affirmer que Dreyfus fut condamné pour avoir été alsacien, ce qui dans le contexte de l'époque n'était pas anodin, et de confession israélite, bien plus que pour les faits de trahison qui lui ont été reprochés. Mais il semble désormais bien suranné de vouloir expliquer le scandale d'aujourd'hui par les histoires d'hier : n'y a-t-il pas, dans le propre de notre modernité, quelque chose qui la rend fondamentalement incompatible avec les siècles antérieurs ?

Le scandale moderne

La modernité occidentale est caractérisée par la conjonction d'un processus de mondialisation, c'est-à-dire l'expansion des échanges et des interactions humaines à l'échelle planétaire, et d'un processus d'hyperconnexion, c'est-à-dire la liaison permanente de chacun à un réseau mondial de données par le truchement de nouvelles technologies, le premier étant largement la cause du second. Dans un tel contexte, le scandale a trouvé de nouveaux canaux de diffusion parmi la pléthore de possibilités médiatiques qui se sont ouvertes, et qui ont sacralisé la

6. On pourra songer à l'affaire du collier de la Reine, qui sied à l'exemple.

7. Voir notamment René Girard, *Le bouc-émissaire*

parole journalistique contre d'autre forme d'expressions. Car c'est une réalité : l'omniprésence contemporaine de ce que l'on a souvent considéré comme un « quatrième pouvoir » est désormais le fait même de son annihilation en termes d'effectivité démocratique tant son opinion est devenue la règle. Autrement dit, l'influence de la presse gouverne si énormément l'opinion commune qu'elle en a pour conséquence immédiate d'annuler la capacité de réflexion de chacun par la culture de masse qu'elle diffuse⁸. Cette situation, unique par son paroxysme, est une rédefinition des rapports de l'individu aux médias, qui restent néanmoins le seul vecteur de diffusion de l'information (donc du scandale) dans des sociétés qui ne se limitent plus à quelques milliers d'individus comme ce fût le cas des cités grecques, où l'agora suffisait alors pour réunir l'ensemble des citoyens. Car dans ce chaos d'informations, l'inédit réside précisément en ce qu'il est devenu impossible de sélectionner, d'analyser, de critiquer, bref de hiérarchiser ces mêmes informations. Sous un flot ininterrompu de dépêches quotidiennes, l'évènement est dévalorisé puisque il ne fait plus sens en soi, mais simplement par le fait même d'être accident, c'est-à-dire altération du quotidien : qu'il s'agisse de la guerre en Syrie ou d'un épisode de neige en Ile-de-France, il apparaît de toute évidence que le traitement médiatique n'est pas toujours si distingué pour deux sujets antipodiques.

Il y a là l'interférence d'un double phénomène dont l'hypermédiatisation est la cause fondamentale et qui réside, d'une part, dans la passivité intellectuelle du spectateur, qui a abdiqué face à l'opulence médiatique et a troqué sa raison contre un beau poste de télévision, et d'autre part, dans une certaine forme d'uniformisation régressive de l'activité journalistique. L'individu n'est plus maître de juger par lui-même ce qui tient de l'ordre de la morale puisque cela s'impose à lui de façon si évidente dans la presse qu'il n'en manifeste pas le besoin de le remettre en cause. En témoigne la profusion de journaux dits « people », pour lesquels le scandale tient précisément lieu de matière première, et qui n'hésitent pas à révéler publiquement, contre toute notion d'intimité, la vie privée d'acteurs ou d'hommes politiques. Comprendons qu'il ne s'agit pas là de "scandales", au sens où nous l'avons défini tout au long de cet article - auquel cas cela serait contredire littéralement tout ce que nous avons essayé de faire émerger dans ce phénomène sociologique à savoir, son caractère fondamentalement subversif, créatif et donc réformateur - mais bien plus d'un simulacre de scandale, qui prétend fonder son intérêt dans un ordinaire camouflé en *extra-ordinaire*. Cette banalisation du scandale est la conséquence évidente de la dévalorisation contemporaine de l'évènement, mais elle n'est pas anodine en ce qu'elle inhibe à la fois sa fonction créatrice, mais également - et cela lui est corrélé - sa fonction démocratique, c'est-à-dire sa capacité à susciter le débat, à ouvrir des lieux de conflits et d'échanges, à diviser les individus. Car le scandale ne divise plus, ou, tout du moins, il n'oppose plus dans les faits une majorité contre une minorité qui cherche à faire valoir un autre mode de pensée : il fait

8. Ceci dit, il n'est pas pour autant juste d'affirmer, et c'est pour cela que le terme n'apparaît pas, la décadence de la presse en référence à un passé glorieux. Je propose uniquement d'expliquer dans le cadre de cet article l'intérêt croissant de nos sociétés pour une presse réductrice

consensus et annule immédiatement tout débat. Songeons à nouveau à l'affaire Dreyfus, qui a clivé les foules entre dreyfusards, convaincus de son innocence, et anti-dreyfusards. Songeons aussi à l'affaire Calas, qui a fait ressurgir les tensions entre protestants et catholiques dans la France de l'Ancien Régime, et dont la réhabilitation fût en grande partie due à l'intervention de Voltaire. Il y a donc un temps de la démocratie qui se perd - dire qu'il a été perdu serait faire preuve d'un catastrophisme éhonté, car la tradition syndicale et la mobilisation des foules sur certains sujets, songeons notamment au mariage pour tous, ne sont pas encore des faits du passé - et qu'il est impératif de retrouver pleinement. Certes, les bonnes volontés ne manqueront pas de faire remarquer qu'il a été récemment pris des mesures, notamment suite à l'affaire Cahuzac, de "transparence de la vie publique" : inéligibilité pour toute personne ayant été condamnée pour corruption ou fraude fiscale, signature d'une charte déontologique, publication des patrimoines des ministres et des parlementaires, ... preuve en serait qu'il subsiste une certaine fécondité, ou plus exactement un certain caractère réformateur du scandale. Mais ne confondons-nous pas là naturisme (doit-on s'intéresser aux patrimoines des ministres ?) et vérité politique ? N'est-ce pas dans la proposition de mesures si dérisoires que se joue la perte d'effectivité du pouvoir politique moderne sur le monde ? Car il est par ailleurs important de noter que cette dévalorisation du scandale est concomitante à la diminution globale de l'engagement des citoyens dans la démocratie, et, de façon plus générale, à ce que l'on pourrait qualifier de "crises des démocraties du XXIème siècle", à savoir une montée inquiétante des partis nationalistes, une multiplication des crises identitaires aux relents xénophobes et une désertion prononcée des bureaux de vote et des lieux de la vie démocratique.

Pour autant, il est impératif de ne pas résumer le scandale moderne aux simples articles diffamatoires que publient les tabloïds, auquel cas cela serait assimiler ces journaux "people" et rétrogrades à une certaine presse de qualité qui subsiste encore en France, et remplit sans reproche sa fonction d'information. Il s'agit uniquement de faire apparaître des tendances modernes qui ont émergées suite à l'apparition récente d'Internet. En ce sens, la théorie anthropologique du bouc-émissaire prend tout son sens avec le phénomène de lynchage médiatique, dont elle n'est que le prolongement moderne⁹. Ce qui caractérise la dénonciation du scandale tient précisément en ce que l'accusation vaut procès, c'est-à-dire qu'elle conduit irréversiblement l'honneur d'un homme à l'échafaud dans la mesure où ce dernier n'a que rarement voix au chapitre. "Ce qui est dit est dit" : on ne ravale pas ses mots, sauf à dire qu'on les ravale, et quand le mal est divulgué, il est déjà trop tard pour qu'un homme se justifie. Déjà fond sur lui une masse incoercible de journalistes pour qui seul importe ce qui est tenu pour vrai et non la vérité en soi.¹⁰ Il y a comme une déshumanisation du sujet, qui n'est plus traité en tant qu'homme - sinon *quid* de son honneur, de son intimité ? - mais en tant qu'objet du scandale, au même titre que l'acte qui

9. La langue anglaise lui a même consacré le néologisme *bashing*, qui traduit littéralement un acharnement médiatique contre un sujet

10. L'affaire d'Outreau est un triste exemple du manque de discernement auquel la précipitation médiatique a pu conduire, au nom du "scoop".

lui est reproché. Le *bashing*, pour reprendre le terme anglais, est un avilissement général de l'individu tant dans la forme, c'est-à-dire par la manifestation de critiques virulentes à son égard, que dans le fond, dans la mesure où le jugement médiatique s'autonomise bien souvent du verdict juridique de l'affaire et paraît dès lors fondamentalement contingent, voire infondé.

S'il est une idée qu'il faut retenir au sujet cet article, c'est qu'il y a dans le scandale l'expression d'une altérité radicale ou, pour reprendre les mots d'Eric de Dampierre, une "détermination provocante dont la signification intentionnelle est une attaque contre l'identification, préalablement instituée, entre une valeur et un moi". C'est une invitation singulière à repenser les normes admises et reçues, à promouvoir un sens personnel du vivre-ensemble, dont la transmission et l'amélioration sont la responsabilité des générations actuelles sur celles de demain. Seulement, c'est l'inconditionnement du scandale qui fonde sa puissance subversive, de sorte que la grande tendance moderne d'uniformisation générale des techniques et des savoirs est une entrave à l'élan créatif et réformateur qu'il suscite. En ce sens, il est impératif de revaloriser ces formes de pensées radicales pour promouvoir un nouveau souffle démocratique dans nos pays occidentaux, face aux grands courants nationalistes et conservateurs qui traversent et menacent l'Europe dans son existence-même.

Références

- " *Le Déjeuner sur l'herbe* de Manet, premier tableau moderne, ... ",
[http ://www.idixa.net/Pixa/pagixa-0707201649.html](http://www.idixa.net/Pixa/pagixa-0707201649.html)
- Eric de Dampierre, *Annales, Economie, Sociétés, Civilisations*, Volume 9,
Numéro 3, p. 329
- Hannah Arendt, *La crise de la culture*
- René Girard, *Le bouc-émissaire*
- Victor Hugo, *Les Rayons et les Ombres*, La fonction du poète
- Matthieu, *Evangile selon Matthieu*, 18.5-9